

Moruroa 1966

Survivance

La Polynésie est tout ce qu'on attend des rêves, d'une errance sans terreur où le temps peut s'écouler docilement au rythme de l'enchantement. Il est pourtant des îles, des atolls où l'absurde, la folie règnent en maîtres. Hier, l'air frémissait sous l'effet des nuages des bombes, aujourd'hui, le temps ne calme pas les soubresauts, ni l'agonie des fonds sous-marins de Mururoa.

Si j'ouvre ma mémoire de sédentaire ou de marin nomade, le rideau se lève sur un étrange spectacle ; un monde où les coups de tonnerre tuent les hommes. Déjà, au cours de vagabondages, j'avais appris le bruit des armes. Je porte encore sous les paupières, l'Alger de Camus « Ville posée sur la mer » où l'émerveillement devenait vertige quand le jour ou la nuit n'étaient qu'attentats, explosions, éclairs bleus de la mort, corps, membres éparpillés dans les rues. C'était près de nous, la guerre que l'on ne nommait pas.

Je ne peux effacer non plus le sifflement des roquettes qui éclataient sur chaque rive, quand notre paquebot remontait la rivière de Saïgon. Ou le marché aux fleurs, quand derrière chaque bouquet, une grenade pouvait décapiter des visages souriants. Tout s'enchaîne hélas dans bien d'autres images, d'autres pays où les rues froides de peur sont habitées par la misère. J'avais cru avoir mon compte de cruauté et de sinistres tableaux. C'était loin de chez nous... Il a fallu pourtant qu'en intermède de mes navigations civiles, l'Etat m'offre pour service militaire une superbe fête funeste aux antipodes, un feu d'artifice sinistre qui devait durer un an, de 1966 à 1967. Bien sûr, « fête » n'est pas le mot car l'agitation guerrière n'était pas à son paroxysme sur l'atoll de Mururoa, mais plutôt le terrible pressentiment d'une volonté d'aboutir à une totale destruction.

Tout devient possible dans la préparation et la réussite d'une mort décidée sur écran. Le tir d'une bombe atomique est exploit, chaud et festif. L'effroyable menace d'utilisation de l'arme nucléaire était bien réelle, sous nos yeux et non plus dans un vague article de journal.

Nous voyagions en bateau et les journées se faisaient longues depuis la dernière escale à Santiago du Chili. Enfin, on nous annonça l'arrivée.

A l'approche de l'atoll, nous dûmes scruter minutieusement l'horizon pour y distinguer quelques minuscules points. En effet, seules les têtes des cocotiers sortaient de la mer car un atoll n'est pas une île. Il n'y a pas de montagne, pas de colline. C'est plat et juste au-dessus du niveau de la mer. L'atoll a la forme d'un anneau entouré de l'écume de l'océan qui enferme une eau plus calme : le lagon. A Mururoa, pas de population civile, la traditionnelle récolte des noix de coco pour extraire le coprah étant terminée pour toujours. Les seuls habitants sont les crabes grimpeurs, les rats et les militaires.

J'embarquais comme mécanicien sur une très vieille péniche de débarquement. Aucun tir n'avait encore été effectué sur le site et nous pouvions admirer la sereine émeraude qui cernait le corail. Nous n'étions pas indifférents à cette beauté, malgré notre monde drogué d'images. Mais lorsque les militaires s'arrêtent quelque part ils commencent petit à petit par abîmer le paysage. Nous transportions différents matériaux et engins destinés à la construction de postes d'observation et autres ouvrages en béton. Très vite, je ressentis une immense solitude dans ce cadre qui n'a pas volé son appellation paradisiaque. Une solitude liée à l'existence de cette communauté qui m'entourait, préparant méthodiquement la mort d'un site pour mieux programmer la mort des hommes.

Pour sortir de ce trouble, de cette sensation d'apathie ou de culpabilité, pendant les courts moments de repos, il m'arrivait de toucher la nature encore vivante, avec l'émotion d'une caresse ultime que l'on donne à un mourant. Avec l'aide de camarades tahitiens ou marquisiens, « appelés » comme moi, nous traquions la nuit les langoustes ou les poissons perroquets endormis dans leurs trous. Plus simplement encore, muni d'un casque et d'un tuba, j'admirais les couleurs et les formes somptueuses du corail.

Au début, nous naviguions peu avec notre carcasse de bateau fatiguée qui se plaignait de partout, puis un matin, nous comprîmes que le jour J s'approchait car le travail s'intensifia rapidement.

A bord, nous n'avions aucun confort. Nous couchions contre la cloison des cabines et la nourriture ne variait guère. Heureusement, les Polynésiens pêchaient tout en grattant leur guitare. Les gradés n'étaient pas particulièrement ennuyeux et nous vivions en commun notre désarroi et notre solitude intérieurs.

Avant le premier essai, nous ne possédions aucun équipement particulier, de contrôle ou de protection, contre la radioactivité. Sans doute le bateau devait être trop vieux... alors les hommes!!! Sur les autres unités, les équipages étaient munis de combinaisons, de compteurs, produits décontaminants, etc...

Au fur et à mesure que l'heure « H » approchait, le lagon se vidait des navires et les installations provisoires se démontaient à terre. Nous restâmes parmi les derniers à quitter Mururoa, De Gaulle et les autorités ayant pris le large. Avant de fuir l'atoll, nous jetâmes un dernier regard pour fixer dans notre mémoire ce que nous ne pensions plus revoir, cette envoûtante immobilité. Chahutés par la houle du large, nous attendions sans parler. Ces instants étaient hors de mots simples. Dans la nuit, seule la voix anonyme d'un speaker égrenait les chiffres du compte à rebours. Pendant ces minutes, on ne sait plus trop à quoi on va assister. J'avais l'impression d'être né dans un monde que je ne comprenais plus.

On a beau savoir que la bombe est un objet de mort, lorsqu'elle explosa, je fus fasciné par cette lueur disgracieuse, par ce lever de soleil artificiel que les hommes orgueilleux avaient créé pour tuer. Devant un tel spectacle, je pense que l'on ne décide pas de devenir pacifiste, on le devient. Alors que la lumière s'identifie à la vie, la soudaine clarté nucléaire portait le masque du trépas.

Aujourd'hui, et depuis 1975, on a caché la honte par des essais souterrains qui font très mal à la mer. On peut être tenté par l'indifférence puisque tout ceci se passe loin, très loin de chez nous. Danger, répétons DANGER, malgré tous ces maquillages.

A notre retour à Mururoa, l'eau du lagon n'avait pas changé de couleur. Les cocotiers, roussis par endroits, nous saluèrent, mais certains, décapités et calcinés, ne purent nous accueillir. Nous savions cette eau et cette terre pourries, contaminées. D'ailleurs, pour nous déplacer, nous utilisions des rouleaux de plastique que nous déroulions devant nous afin de nous isoler du sol. Interdiction absolue de toucher l'eau de mer. Opération assez difficile pour qui manipule des cordages flottant parfois avant d'arriver à bord. Difficile également pour le mécanicien d'éviter le contact lors d'une avarie de circuit de réfrigération ou de la visite d'un filtre, car, à notre retour sur l'atoll malade, nous étions toujours démunis de protection.

Evidemment, plus question de baignade ni de pêche. Nous mangions sur les réserves, essentiellement des conserves. Nous avons dû protester pour obtenir du matériel de détection et des aliments frais. Enfin, après plusieurs jours, on nous équipa. Nous subissions de nombreux contrôles médicaux avec, notamment, de fréquentes prises de sang. Le mal pouvait-il nous frapper ? Nous ne le saurons pas. Aucun dossier médical n'a jamais été transmis à des médecins civils. On a affirmé, en son temps, que « la technologie était bien maîtrisée en Polynésie ». ... « Secret défense », bien sûr. ! Accablante est la responsabilité de ceux qui continuent de contaminer, de polluer, de fissurer toute survivance et d'engloutir dans des profondeurs abyssales des sommes colossales pour cette démente.

Il me reste de tristes souvenirs de ce paradis du bout de la mer. Mais j'aime trop la vie pour la laisser en l'état. Il faut la changer, être absolument « moderne » comme disait Rimbaud. S'engager dans la Paix est une aventure extraordinaire ! « Le combat pour la paix est le seul qui vaille d'être mené » écrivait encore Camus. Notre cerveau est-il capable de comprendre cela ? Je le crois, pour peu que les êtres ne se considèrent pas comme « terminés » en acceptant un ordre mondial de terreur et de malheur imposé par le profit.

Aujourd'hui, les fonds de Mururoa agonisent. J'ai vu souffrir ce corail. Son originalité est qu'il soit à la fois une nature animale, végétale et minérale. Il est appelé « Arbres des eaux ».

C'est peut-être notre Arbre de Vie que l'on tue... si loin de chez nous !

Jean-Claude Lamatabois, Saint Nazaire juin 1992